

Son éminent collègue de l'Institut, le maître Georges Hüe, a bien voulu tracer, dans notre *Courrier*, un éloge funèbre digne de sa haute personnalité, de son noble caractère et de la vaillance de son cœur. Je me joins à lui pour exprimer à la famille de ce très cher et illustre ami, l'assurance du souvenir fidèle que lui conservera notre vieille maison, contemporaine attentive et vigilant témoin de ses premiers triomphes.

RAYMOND CHARPENTIER.

M. Alfred Bruneau était né à Paris le 3 mars 1857. Il fit ses études musicales au Conservatoire où Franchomme lui enseigna le violoncelle, Savard l'harmonie et Massenet la composition. En 1881, le premier second grand prix de Rome lui fut décerné. M. Alfred Bruneau débuta au Théâtre six ans plus tard avec *Kérim* (Théâtre du Château-d'eau, 9 juin 1887). Il y donna ensuite divers ouvrages dont les sujets étaient empruntés à Emile Zola et les livrets dûs à la plume de Louis Gallet : *Le Rêve* (Opéra-Comique, 18 juin 1891) ; *l'Attaque du Moulin*

(id., 23 novembre 1893) ; *Messidor* (Opéra, février 1897) ; *L'Ouragan* (Opéra-Comique 29 avril 1901) ; *L'Enfant-Roi* (id., 3 mars 1905) ; *Nais Micoalin* (Opéra de Monte-Carlo, 2 février 1907) ; *La faute de l'abbé Mourolet* (Paris, 1907). Pendant la guerre, l'Opéra-Comique représenta *Les quatre journées* (1917). M. Alfred Bruneau est encore l'auteur du *Tambour*, épisode lyrique, poème de M. Saint-Georges de Bouheliér, du *Roi Candale*, livret de M. Maurice Donnay (Opéra-Comique 1920), du *Jardin de Paradis* (Opéra, 1921), d'*Angelo* (Opéra-Comique, 16 janvier 1928), de *Virginie* (Opéra, 7 janvier 1931) et des ballets, *Les Bacchantes* (Opéra 1912) et *l'Amoureuse leçon* (Paris 1913). M. Alfred Bruneau laisse en outre : un *Requiem* ; une *Ode héroïque*, *Léda* (ouvertures de concert) ; *La Belle au Bois Dormant*, *Penthésilée* (poèmes symphoniques) ; *Le chant du drapeau* (hymne) ; *Le navire*, *Ode à la paix*, *Nocturne*, *Résurrection*, *Amitté* (poèmes lyriques) ; de ravissantes *Chansons à danser* sur des poèmes de Catulle Mendès, des pièces pour violoncelle, etc. M. Alfred Bruneau a produit plusieurs volumes de critique : *Le drame lyrique français* (1897), *La musique française* (1901), *Musique de Russie et Musiciens de France* (1903), *Musique d'hier et de demain* (1900), ainsi qu'un livre de souvenirs : *A l'ombre d'un grand cœur* (1932). M. A. Bruneau a collaboré à la *Revue indépendante*, au *Gil Blas*, au *Figaro* et au *Matin*. Il fut élu membre de l'Institut le 17 juin 1925. Il succédait à Gabriel Fauré. M. Alfred Bruneau est mort le 15 juin au soir. Son corps a été incinéré le 18. Ses cendres reposent au Père-Lachaise.

MUSIQUE PLANÈTES

et Destins

Paracelse a écrit : « Sachez, que dans le corps, se trouvent également ces astres et ces éléments, non autrement que dans le ciel. Or l'homme est un ciel ; l'homme est divisé en ses parties et, cependant, le tout n'est qu'un ciel, mais divisé dans l'homme. » (1).

Et un savant moderne Wachsmuth dans *Le Monde Éthérique* (2) nous rappelle que Képler, disciple des Ptolémée de jadis, comme Paracelse l'était d'Hippocrate, connaissait les rapports existant entre les harmonies du monde et celles que l'homme perçoit par le canal des sons. Puis, il ajoute : *Chaque flamme, chaque goutte d'eau, chaque plante, chaque cristal a son ton propre... Même si nous parvenions à découvrir ce que représentait pour les Grecs l'harmonie des sphères, que, par exemple, la planète Jupiter émet sur le « sol », Mercure sur le « do », le Bélier sur le « ré », etc., nous n'aurions fait là aucune acquisition valable pour l'homme moderne : car savons-nous si le Cosmos n'a pas subi une sorte de « mue » depuis ce temps-là ?... Tout homme également est accordé sur un ton déterminé qui demeure le même, mais qui est différent de celui du voisin. L'homme des millénaires passés pouvait recevoir les harmonies cosmiques. Aujourd'hui le développement de notre Moi (intellectuel et non spirituel, dirais-je) fait que notre propre son individuel joue un rôle de plus en plus grand dans la composition. »*

Tout homme, ou, plus exactement, tout corps humain manifeste donc un ciel et un son individuels conditionnés, déterminés.

Ce conditionnement, ce déterminisme reliant la musique, les astres et les destinées humaines représente une science très vaste. Un français, M. Rougié, savant ingénieur et mathématicien, en formule quelques données fondamentales dans son livre *Planètes et Destins* (3) qu'il signe sous le pseudonyme de Dom Néroman. Déjà, dans *Planètes et Dieux*, il décrivait en tableau saisissant la marche évolutive prédéterminée et partant inéluctable basée sur le parallélisme étroit de l'évolution planétaire et du développement terrestre et humain : ce dernier soumis aux conditions des influx de Pluton, de Neptune, d'Uranus, de Saturne, de Jupiter et des autres planètes.

Ces radiations sidérales étaient connues des initiés dans les Temples de l'antiquité. Lorsqu'un Mage hindou, égyptien ou grec déclarait que l'Univers avait été engendré par le Son — (le premier verset de l'Évangile de Saint-Jean formule aussi cette connaissance : *Verbe* ésotériquement signifie *Son*), — il faisait connaître que chacune de ces radiations astrales, solaires, planétaires ou autres portait, voilait une harmonie musicale. D'où rapport étroit, enseigné par Pythagore, entre l'harmonie des sphères et la musique humaine. Aussi, comme le rappelle Wachsmuth : c'étaient les écoles des mystères qui réglaient sévèrement la création des modes musicaux et, avec une telle rudesse, que parfois elles allaient jusqu'à punir de mort l'imprudent qui apportait de nouveaux intervalles ou qui ajoutait une corde de plus à un instrument.

On comprend cette sévérité lorsqu'on se rappelle que la musique, pour les égyptiens, par exemple, servait à manifester sur le plan sen-

sible les lois immuables du monde intelligible, et, pour les chinois, à déterminer, suivant la contrainte des lois intellectuelles et spirituelles présidant à la formation des mondes, les principes de l'ordre social, politique et économique de leur pays.

Evoquant la grandeur de la Science astrologique qui ose aborder le problème le plus formidable que l'esprit humain puisse se poser, l'auteur de *Planètes et Destins* écrit : le déclin de l'astrologie nous impose cette évidence que les spasmes de l'écorce terrestre n'ont pas seulement englouti des terres, mais encore des civilisations et une science immense dont nous ne savons même plus retrouver les assises. Quand l'archéologie osera les investigations sous-marines, peut-être retrouverons-nous de textes, des dessins, des documents, et tout un passé dont un nouveau Champollion nous permettra l'étude. Et Rougié — Dom Néroman mesure l'étendue de la perte subie par l'humanité n'ayant pas su conserver cette science après avoir montré la vive lumière que le fait de retrouver le Zodiaque traditionnel jette sur le savoir prodigieux que les Kabbalistes avaient révélé dans les constructions astrologiques et leur interprétation symbolique.

Si l'être humain des temps préeuropéens pouvait, à la suite d'une initiation travaillée dans les Memphis et les Eleusis, apprendre la réceptivité aux harmonies cosmiques — pourquoi le français, l'allemand, le russe d'aujourd'hui, affranchis peu à peu de toute doctrine, de tout dogme opposés à l'indéfini développement humain sur la terre possible grâce aux réincarnations, ne s'évertueraient-ils point à se rendre conscients du « ciel », des « astres », de leurs « radiations » et aussi de leurs « harmonies » qui les habitent ? L'euro péen, comme le chinois, l'hindou, l'égyptien, le perse, le grec de jadis, saurait qu'à partir d'une certaine étape, dans son évolution durant ses vies successives, il incarne un « Son individuel », autrement dit un « Verbe » ou « Nombre » suivant la parole des Anciens. Un matérialiste, un dogmatiste judaïque ou chrétien objecterait, peut-être, qu'il faudrait démontrer notre retour à la terre, après la mort. Dans *Planètes et Destins* Rougié — Dom Néroman leur répond : « *L'astronomie nous enseigne par ses milliers d'étoiles, que tout est cycle, et l'atomistique nous le répète. L'être incarné vient de l'« arc invisible » et il y retourne ; il décrit un cycle. L'arc invisible c'est la vie inconnue de l'âme désincarnée, de la tombe au berceau. La réincarnation, la loi des vies successives, s'impose inéluctablement quand on la ramène ainsi à la loi universelle et incontestable du cycle.* »

Le « Nombre — Destin » d'une individualité, le « Son individuel » ne disparaissent pas avec la mort d'un être. Les Anciens qui connaissaient cette réalité s'adressaient, en vrais astrologues, au monde stellaire, non seulement pour être instruits de la destinée d'une créature, mais pour y rechercher les causes des harmonies musicales, car le ton déterminé sur lequel cette créature se trouve accordée, la musique humaine ne représentaient à leurs yeux qu'un écho affaibli de cette harmonie des sphères. On ne comprend la « Science des Nombres ou des Destins » de Pythagore qu'à cette lumière.

Wachsmuth l'écrit (4) : Pour un habitant de l'Inde ancienne, il y avait quatre éléments correspondant à nos quatre groupes de forces éthériques, plus un cinquième, l'Akasha. Pour lui, le son ne procédait pas de l'éther de son (ou éther chimique) ; mais de cet Akasha, d'où et l'élément musical représentait ainsi la puissance créatrice de toutes les choses et de tous les êtres. »

Combien de compositeurs à notre époque sentent comme un écho de l'harmonie des sphères cette musique qui les émeut lorsqu'elle chante en leur âme ? Et combien de compositeurs ont médité sur la responsabilité évolutive de leur création écrivant un opéra, une sym-

phonie, un quatuor ? Leur réponse dirait l'abîme intellectuel et spirituel qui vous sépare des Anciens et l'effort nécessaire pour le combler (5).

MARC SEMENOFF.

- (1) Œuvres de Paracelse. (Chacornac, éditeur).
- (2) Editions de la Science Spirituelle, 90, rue d'Assas, Paris.
- (3) Maurice d'Hartoy, éditeur.
- (4) Ouvrage cité.
- (5) Ayant eu fréquemment l'occasion de collaborer avec lui, je tiens à signaler que M. Raymond Charpentier prépare, depuis quelque temps déjà, un essai encyclopédique sur la musique, dont le premier chapitre traite à peu près de ce même sujet. — M. S.

LA MUSIQUE CHEZ LES PRIMITIFS

Chez les Indiens des " Territoires contestés " de Colombie

Cette épithète dont on qualifiait hier encore, sur nos atlas, les territoires où vivent les Indiens dont nous voulons parler — et où ils tiennent à rester seuls, — me fait réaliser au moment même où je l'écris que, dans ce court article aussi, quelques points semblent... contestables. Cela ne veut pas dire qu'on puisse douter le moins du monde de la parole du Marquis de Wavrin, le fameux explorateur belge de qui nous tenons cette inédite documentation. Il est au surplus un des rares civilisés, pour ne pas dire le seul, qui ait su plaire à ces peuplades autonomes.

Ce qui est seulement contestable ici l'est par ma faute; car je ne saurais vous parler de ces harmonies populaires, ni même de ces leit-motifs dont s'orne le plus modeste des folklores. De musique, il ne serait littéralement point question, si toutefois le rythme ne faisait partie intégrante de la musique et si l'n'en était même un des principaux éléments.

Donc, là-bas, dans les « llanos » de l'Orénoque, ou sur les hauteurs de la Sierra-Nevada, M. de Wavrin n'a entendu aucune de ces mélodies dont il eût aimé recueillir l'accent primitif; mais il a assisté aux cérémonies et aux fêtes religieuses de plusieurs tribus: il a vu le crâne de daim où souffle avec toujours plus d'énergie l'indien Guahibo à-demi nu, le front orné de griffes de jaguar ou de couronnes de plumes, paré de colliers faits de dents de singes ou de caïmans (1). Il a vu leur flûte de Pan dont use aussi la pleureuse du déterrement chez les Motilonés; chez ces derniers, il a entendu le son grave et aigrelet de leurs flûtes mâle et femelle et celui de l'os de tibia humain dont on se sert aux grands jours et à qui ses nobles origines n'ajoutent, avouons-le humblement, aucune richesse instrumentale.

Quand les Indiens eurent compris que M. de Wavrin n'était pas venu au milieu d'eux avec un but d'apostolat et qu'il n'était l'envoyé d'aucune entreprise commerciale ou industrielle, ils le laissèrent, par une faveur toute spéciale, assister à cette étrange cérémonie du déterrement des morts, à laquelle on reste aussi fidèle, nous l'avons vu, sous d'autres cieux.

Les proches parents du défunt se chargent des préparatifs de la fête, afin de bien célébrer la mémoire du mort et de recevoir comme il la convient les invités venus d'alentour. A la base de toute manifestation musicale, on constate chez ces peuplades un état de griserie qui assure aux danses et aux mélodies cette trépidité et cette durée caractéristiques des sauvages. Déjà pour les funérailles, les femmes avaient récité d'étranges litanies d'une voix monotone et rapide dont les mots cabalistiques étaient aussi dépourvus de sens pour les hommes de la tribu que pour M. de Wavrin lui-même qui a pourtant noté les énigmatiques syllabes. Comme il s'informait de leur

signification près des pleureuses, elles lui répondirent qu'elles répétaient simplement les formules prononcées jadis par les vieilles femmes de la tribu:

opayakoná àpisikano



Indiens Guahibos, des Llanos (plaine de l'Orénoque).

Ils vivent entre le Meta et le Vichada et même jusque près du rio Guaviare.

Danse du Yapururo (du Trophée de chasse) ou de victoire guerrière. L'Indien souffle dans un crâne de daim.

Mais la manifestation la plus intéressante est sans contredit cette figuration d'ensemble qui n'est pas d'ailleurs totalement dépourvue

de prétentions chorégraphiques. M. de Wavrin a vu s'y livrer les fameux et redoutés Motilonés.

C'est une sorte de danse qui précède le déterrement des morts.

Coiffés d'un chapeau de paille à large bords dont la calotte s'orne d'une touffe de plumes de deux couleurs soigneusement assorties, vêtus d'un ample vêtement de toile grossière qui descend à mi-jambes, deux musiciens inlassables arpentent du même pas précipité le lieu de la cérémonie. Les timbres alternés de leurs flûtes mâle et femelle se juxtaposent; les autres, tournant en cercle, frappent le sol de leurs gourdins, en cadence, et le choc du bois vert sur la terre produit un son assourdi qui rappelle étrangement les pizzicati de nos violoncelles. Les invités prennent part à la danse tandis que la boisson préparée par les parents du défunt fermentée. L'ivresse bientôt gagnera les esprits et les corps.

Le lendemain, les danses reprennent une apparence normale. Les hommes seuls alors chantent pour accuser le rythme et la cadence de leurs pas. De la forêt voisine, on entendra longtemps encore les échos bruyants de la fête que donnent en l'honneur d'un de leurs morts ces êtres primitifs et sauvages.

Irrévocablement fermés à toute initiation, ignorants pour toujours sans doute de ce qu'est la plus simple mélodie, ils font preuve d'une étonnante obstination à extérioriser ainsi ce rudiment de sentiment artistique.

Et je ne sais de plus touchant hommage à la musique que celui de ces peuplades déshéritées, plus pauvres que les oiseaux du ciel.

Claude CEZAN.

LES LIVRES

On sait que M. Edouard Ganche déploie tout ce qu'il a de talent pour faire mieux connaître et mieux aimer Chopin. Dans le dessein de réaliser plus complètement encore son ambition, il vient de publier, sur l'objet de son culte, un nouvel ouvrage : *Voyage avec Frédéric Chopin* (1). Après s'être attaché à montrer, en s'appuyant sur des documents irréfragables, que du sang français coulait dans les veines de Chopin, il va prendre le musicien là où il est né et établit, textes en mains, que sa nationalité polonaise ne saurait être mise en doute. Puis M. Ganche monte dans le train pour Varsovie et, avec lui, nous rayonnons à travers la campagne environnante, nous aspirons l'air de cette contrée dont le seul souvenir enivrait Chopin, nous suivons des yeux les paysannes si dansantes naturellement que le narrateur y imagine. De là, M. Ganche nous conduit aux Baléares. Nous prenons d'abord le Phénicien, ensuite l'El Mal-lorquin, en première classe, et faisons route avec la baronne Dudevant, ses deux enfants mineurs, et M. Frédéric Chopin, artiste. Changement à vue : nous débarquons à Palma avec M. Ganche. Et il nous fait visiter l'île, nous montre les lieux qui nous renvoient à Chopin, nous introduit dans cette Charitreuse de Valldemosa où planent et la grande ombre du magicien et du malade et le souvenir de George. Mais les liens qui les unissaient se desserrent. 1848. Chopin part pour l'Ecosse et séjourne dans les châteaux qu'y possède la famille de son élève Jane

W. Stirling. Il est las et tourmenté par la peine. Une année encore et la moitié d'une autre : Chopin ne sera plus là. Il promène son chagrin à Calder house, à Keir house, au château de Johnstone. M. Ganche s'est engagé sur ses pas, il a déchiffré sa trace. Et nous accompagnons le voyageur contemporain dans son pèlerinage pieux. Ce séjour de l'autre côté du détroit amène M. Ganche à parler de la monumentale édition des œuvres de Chopin publiée par l'Oxford University Press sous sa direction et à préciser différentes particularités qui s'y rapportent. Il montre quelques-unes des déformations qu'on a fait subir aux textes dans telle ou telle publication courante. Tous les pianistes voudront lire ce chapitre. Dans les suivants, M. Ganche explique à l'intelligence la 4^e Ballade, fait un portrait de Chopin — de l'homme et de son âme, — dégage le sens de l'œuvre entière et indique dans quel esprit il convient de la représenter. M. Ganche nous fait encore lier connaissance avec une élève inconnue de Chopin, la grenobloise Pauline Chazaren; il analyse l'influence psychologique exercée par l'artiste; il nous introduit au banquet en l'honneur du centenaire de l'arrivée de Chopin en France, à l'exposition Chopin dans le cadre de la parisienne Bibliothèque polonaise et nous entendons les discours prononcés par notre cicérone. Enfin, vision d'apothéose, il conduit le héros avec un bruit de victoire jusqu'au Wawel, le Panthéon polonais, où repose un cercueil de parade qui ne renferme qu'une âme.

Le livre de M. Ganche est fier, fort de sens et répand des clartés nouvelles.

(1) Pour accompagner la danse du Yapururo, danse du trophée de chasse ou de la victoire guerrière.

(1) Mercure de France, éd. Prix : 20 fr.